

EL REINO

LA CROIX

PLONGEE HALETANTE DANS L'ESPAGNE DE LA CORRUPTION

Après *Que Dios nos perdone*, le réalisateur espagnol Rodrigo Sorogoyen nous épate avec ce thriller politique au rythme survolté. Évocation sans complaisance des affaires de corruption qui ont gangrené l'Espagne dans les années 2000, le film nous entraîne dans la dérive mortifère d'un politicien local interprété magistralement par l'acteur Antonio de la Torre.



Manuel Lopez-Vidal est l'un de ces petits barons politiques locaux qui règnent depuis des années en maîtres sur les marchés publics et les caisses de son parti. Cet homme nerveux et volubile, qui agit dans l'ombre des personnalités les plus influentes du pouvoir, a ses entrées partout et fait la pluie et le beau temps dans sa province comme à Madrid où il a su se rendre indispensable.

Costumes sur mesure, appartement luxueux, virées en bateaux, déjeuners dans les grands restaurants : il pourrait s'estimer satisfait de son sort s'il n'aspirait à la lumière en obtenant un poste à la direction nationale du parti, comme récompense de ses bons et loyaux services.

Sûr de son pouvoir et aveuglé par un sentiment d'impunité, il célèbre l'événement au cours d'un déjeuner avec ses amis en bord de mer, dans la magistrale scène inaugurale du film, alors que derrière lui défile déjà sur les écrans de télévision l'annonce d'une nouvelle ère avec la nomination au gouvernement d'un intraitable monsieur anticorruption. « *Rénovation* » et « *transparence* » sont désormais les maîtres mots dans la capitale où le vent semble avoir tourné.

Une première alerte sonne avec l'arrestation pour détournements de fonds d'un de ses amis dans un scandale dont les ramifications risquent de l'éclabousser et, par ricochet, de menacer le parti lui-même. Mais Manuel, qui voit ses puissants protecteurs le lâcher les uns après les autres, refuse de servir de fusible et se lance dans une trépidante course contre la montre pour tenter d'assurer ses arrières.

Un film sur la corruption humaine

Pour bâtir ce thriller politique haletant, le réalisateur Rodrigo Sorogoyen s'est directement inspiré des scandales qui ont émaillé la vie publique espagnole au cours des dix dernières années, révélant un système de corruption quasiment institutionnalisé. On pense à l'affaire Gürtel qui a éclaboussé en 2009 de nombreux cadres du Parti populaire, mais le film ne cite à dessein ni nom de parti ni localisation comme pour mieux en souligner la portée universelle.

Une condition indispensable, selon le cinéaste, pour se centrer sur l'aspect humain plus que politique de ce phénomène. « *Nous voulions faire un film à suspense qui accroche le spectateur mais qui parle aussi des êtres humains et de leur noirceur, explique-t-il. Le sujet est la corruption pas seulement politique mais aussi humaine. Le mensonge comme façon de vivre.* »

De ce parti pris découlait un second choix décisif, celui de raconter l'histoire du point de vue de Manuel, le corrompu, et non de celui de l'autorité morale qui dévoile et réprime le scandale. La caméra collée au personnage, interprété par l'impressionnant Antonio de la Torre présent dans toutes les scènes, nous entraîne ainsi dans la spirale de dénis et de mensonges dans laquelle il va peu à peu s'enfermer pour sauver sa peau, plutôt que de reconnaître ses torts et assumer sa culpabilité. L'impression qui en résulte est glaçante mais plonge le spectateur avec le héros dans cette fuite en avant mortifère.

Une mise en scène virtuose

Remarqué pour son précédent long métrage, *Que Dios nos perdone*, enquête sur un tueur de vieilles dames à Madrid sur fond de mouvement des Indignés et de Journées mondiales de la jeunesse, le jeune réalisateur impressionne une fois de plus par la virtuosité de sa mise en scène. Elle scinde le film en deux parties opposées.

La première, survoltée, lumineuse, bavarde, outrée – on pense parfois à Sorrentino – nous introduit sans préambule dans une réalité crapuleuse dont on a du mal, et c'est à dessein, à bien comprendre tous les rouages. La seconde, sombre, pluvieuse, trépidante, reprend les codes plus classiques du polar pour conduire son héros jusqu'à sa destinée finale, faisant se refermer sur lui-même un piège qu'il a contribué à créer.

La réussite de ce film noir confirme en tout cas le talent de toute une nouvelle génération de cinéastes espagnols qui utilisent le genre pour tendre à la société espagnole le miroir de ses turpitudes et de son mal-être.

Sept récompenses aux Goyas espagnols

El Reino a été le grand vainqueur avec *Champions* de Javier Fesser de la dernière cérémonie des Goyas, l'équivalent des Césars en Espagne, qui s'est déroulée début février. Le film est reparti avec sept récompenses, dont celui de meilleur réalisateur pour Rodrigo Sorogoyen, jeune réalisateur de 37 ans, et de meilleur scénario original (écrit avec sa complice Isabel Peña). Antonio de la Torre, l'acteur principal que l'on a vu récemment dans le film uruguayen *Compañeros*, a décroché de son côté le Goya du meilleur acteur. Ce trio était déjà ensemble à l'affiche du précédent film du réalisateur *Que Dios nos perdone*, sorti en France en 2017. *El Reino* a également reçu le prix de la critique à Beaune, lors du dernier Festival international du film policier.